Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 15 (1937)

Artikel: La faïence artistique à Nîmes au XVIe siècle
Autor: Sagnier, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727935

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA FAÏENCE ARTISTIQUE A NÎMES AU XVIe SIÈCLE

J. Sagnier.

C'est à un Nîmois, au Docteur Puech, que nous devons les premières recherches, les premiers renseignements sur l'existence, dans notre ville au XVIe siècle, d'une fabrique de céramique d'art. En 1887, notre éminent confrère signalait à l'Académie, dans la séance du 28 mai, un atelier produisant vers 1554 une faïence « peinte et décorée à la façon de Pise ».

L'influence italienne qui a une très large part dans le développement de cette industrie, ne s'est pas manifestée chez nous de la même manière qu'à Lyon où la poterie artistique, en ce même siècle, restait la propriété exclusive d'artistes italiens, venus d'Urbino, de Castel Durante, de Faenza, de Florence et de Gênes. A Nîmes nous ne trouvons aucun céramiste étranger. La production est tout entière entre les mains d'une famille bien languedocienne, celle de Sigalon.

Les produits lyonnais ressemblent à s'y méprendre à des majoliques d'Urbino de la décadence, à celles qui n'ont plus le caractère élevé de la grande époque des Xanto et des Fontana.

La céramique nîmoise a un tout autre aspect.

* * *

Antoine Sigalon est le fils d'un laboureur. Il naquit en 1524 à Bellegarde, village situé entre Nîmes et Arles. La première partie de sa vie nous est inconnue. Toutes les recherches sur ce point sont restées infructueuses. Qu'a-t-il fait ? Où fut-il apprendre son métier ? Avait-il voyagé en Italie ? Autant de questions qui sont restées sans réponse. Nous sommes ici dans l'incertitude et réduits à des conjectures. Certains amateurs ont cru, sans raison bien décisive, à son apprentissage à Lyon,

où les Italiens commençaient à exercer leur art. Nous pensons autrement. Par le style et la qualité, la faïence nîmoise nous paraît plus ancienne que la production lyonnaise de 1554.

Si notre potier n'a pas accompli son tour de France, il a peut-être parcouru l'Italie. Le décor de Sigalon, composé souvent de rinceaux, de feuillages distribués en palmettes, nous rappelle certains rameaux d'or sur fond bleu, tracés par les mosaïstes du IVe siècle sur les murs du mausolée de Galla Placidia et du baptistère des orthodoxes à Ravenne.

Mais nous ne pouvons le suivre nulle part jusqu'au 15 avril 1548. A cette date, nous avons un acte authentique. Les consuls de Nîmes l'autorisent à s'établir. Il reçoit « licence et permission pouvoir caver et prendre terre par tout le terroir de Nîmes et autres choses nécessaires pour faire *toutes vaisselles* et pots de terre, tuiles et *autres ouvrages* de son métier ». Ainsi, dès l'année 1548, Sigalon travaille à Nîmes. Il construit des fours, ouvre un atelier, tient boutique, non dans l'enceinte fortifiée, mais au faubourg Saint-Antoine, dans une des premières maisons de la rue Carratarié, maison contiguë à celle d'un potier de terre établi depuis longtemps. Ce potier est lui-même natif de Bellegarde, c'est Pierre Paris, dont Sigalon va devenir le beau-frère l'année suivante, un an presque jour pour jour. En effet, le 2 avril 1549, Sigalon épouse la sœur cadette de la femme de Pierre Paris. Catherine Pastoret lui apporte une dot de vingt-cinq livres.

S'est-il formé de lui-même ? N'a-t-il pas fait venir d'Italie des ouvriers céramistes pour l'instruire et l'aider à travailler sa faïence peinte et décorée à la façon de Pise ? Le docteur Puech pose la question et notre inlassable confrère, après de nouvelles recherches, établit que la colonie italienne de Nîmes, dans la seconde moitié du XVIe siècle, ne compte que quatre personnes: un gentilhomme de Lucques, un apothicaire de San Remo et deux marchands de draps de Florence. Sigalon est bien seul à produire de la faïence artistique.

Ces mots « faïences décorées à la façon de Pise » que nous trouvons dans tous les contrats passés entre Sigalon et ses clients sont assez étranges et posent deux questions:

La ville de Pise à cette époque était-elle un centre de céramique important ? Cette céramique avait-elle un caractère bien distinctif des autres poteries italiennes ? Nous n'avons que des renseignements très vagues sur les fabriques pisanes. Pise a fabriqué dès le XIVe siècle, mais tous ses produits non marqués se confondent avec ceux d'autres régions. On ne connaît qu'une pièce d'attribution certaine parce qu'elle porte sous le piédouche le nom de cette ville. On attribue à Pise des majoliques à reflets métalliques. Nous n'avons pas rencontré encore une pièce de Sigalon rehaussée de ces séduisants reflets. Mais au XVIe siècle Pise était le siège d'une exportation importante de poteries émaillées. On en expédiait à Toulon, à Marseille, dans tout le Languedoc, aux Baléares, en Espagne, et, en quelque atelier qu'elles aient

été faites, ces faïences étaient vendues avec l'attribution non pas du lieu de leur origine, mais du lieu de leur embarquement. Embarquées à Pise, elles devenaient des faïences pisanes.

Je ne crois pas à l'apprentissage de Sigalon à Nîmes, ni ailleurs en France; il en resterait quelques traces. Il est infiniment probable qu'il était déjà en possession de son métier de potier et de son talent de décorateur quand il vint s'installer rue de la Carratarié.

Sigalon a traité ses pièces à la manière italienne et sa couverte brillante peut rivaliser parfois avec celle de Faenza, de Castel Durante, même d'Urbino. Avec la seule ressource des couleurs fondamentales de grand feu, Sigalon a produit de très belles céramiques. La fabrique de la Carratarié a connu des jours très prospères. La clientèle afflue. La noblesse, le clergé, la magistrature, les hôpitaux, les facultés, les apothicaires, font d'importantes commandes. Alors que les potiers de terre commune paraissent péniblement gagner leur vie, Sigalon devient riche. C'est un homme ordonné. Il économise, place de l'argent, achète des maisons, des terres qui lui donnent des récoltes de blé et de vin, il prête sur hypothèque. Il n'a pas d'enfant. Il vit en bonne intelligence avec son beau-frère et la mort prématurée de ce dernier resserre encore les liens de douce amitié qui l'unissent à sa belle-sœur, à ses deux neveux et à ses nièces.

Mais cette prospérité ne dure pas. Les guerres de religion viennent apporter le trouble dans tout le pays. Nous touchons aux pages les plus terribles de l'histoire de Nîmes. Le travail est partout interrompu. En 1567, Nîmes n'est plus qu'une ville en état de siège, les boutiques sont fermées, la ville entière, nous dit Ménard, n'offre plus qu'une véritable image de terreur.

Sigalon est protestant. Il est noté comme un des religionnaires les plus zélés de la cité. Il occupe une place importante dans son parti. Il assiste aux assemblées, il est nommé diacre, a de nombreux entretiens avec les ministres venus de Genève, les Guillaume Viret, Guillaume Mauget, Louis de Serres. On le charge de la surveillance de tout un quartier de la ville, divisée à cette époque en dix quartiers, « de toute la bourgade de la Madeleine, Saint-Antoine et les Jardins ». Il accepte d'être un Ancien de la Communauté. Et ce zèle est à retenir, il va nous aider à saisir l'esprit satirique que le religionnaire a mis dans la composition de ses décors.

En 1571 la fabrique de la Carratarié est démolie pour raison stratégique, par ordre de « Messieurs de la Direction ». Sigalon ne se décourage pas. Il laisse passer la tempête, attend des jours moins incertains et deux ans après, en 1573, il loue, cette fois dans la ville même, la moitié d'une maison sise rue Saint-Marc et y établit son atelier et ses fours. Le bail fut signé le 30 septembre 1573, nous dit le docteur Puech. Son propriétaire était Pierre Rogier, un conseiller au Présidial.

Donc, en 1573, Sigalon continue sa fabrication de faïences peintes. Il ne cesse pas de travailler jusqu'à la fin de sa vie. Mais les acheteurs sont moins nombreux

qu'autrefois. Les ruines produites par plusieurs années de pillage, de guerre, ne sont pas réparées. Les grands seigneurs ne font plus que de rares commandes ; seuls les apothicaires restent ses plus fidèles clients.

En passant, adressons nos félicitations aux apothicaires qui ont su, pour la plupart, s'évader de l'aridité et de la sécheresse de leurs formules en meublant souvent avec beaucoup de goût leur boutique et leur officine. Les pharmacies des couvents, des châteaux, des hôpitaux, nous offrent encore des vestiges de leur ancienne splendeur. L'hôpital de Crest, dans la Drôme, possédait au XVIe siècle une vaisselle somptueuse, provenant et de l'atelier nîmois et des ateliers lyonnais. De même, les pharmacies de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Nous connaissons des pièces remarquables en provenant. Et sans aller si loin, l'hôpital d'Arles conserve aujourd'hui sept très beaux produits de notre industrie locale.

Sigalon mourut à Nîmes le 22 avril 1590. Ne laissant aucune postérité, ses héritiers furent sa femme et sa belle-sœur. Il fit de nombreux legs aux pauvres, à ses nièces; à ses deux neveux, Pierre et Isaac Paris, il laissait, entre autres, « les ustensiles, receptes de couleurs, servant à son état de potier ».

Sigalon a travaillé pour tout le monde; huguenot, il a servi ses coreligionnaires, leur réservant des pièces de choix d'un caractère tout particulier. Certainement, les faïences de Sigalon restent dans le genre italien, mais il n'a jamais été un imitateur servile. Sa production ne saurait donc être prise pour une production italienne. Il introduit dans la composition de ses décors et notamment de ses grotesques, entièrement différents des grotesques italiens, très conventionnels, un esprit satirique directement inspiré par la Réforme.

* * *

Deux pièces (deux gourdes de chasse), réunies autrefois chez le duc de Dino — dispersées aujourd'hui, l'une à Bruxelles (collection Lambert), l'autre à New-York (collection P. Morgan) —, ne laissent aucun doute sur ce point.

De même une assiette entrée au Victoria and Albert Museum à Londres avec la collection Salting et provenant de la même source (duc de Dino), bien que n'offrant aucune décoration satirique, ne laisse pas de faire songer à la Réforme avec son armoirie enrubannée de l'inscription: « Seigneur nous avons spéré en Toy ».

Ces trois pièces forment un groupe à part. Elles sont des spécimens d'une production toute spéciale.

La gourde du baron Lambert à Bruxelles porte sous le piédouche le mot Nismes et une date, celle de 1581, tracés en bleu sous couverte. Cette date est reproduite sur une banderolle décorant les faces, accompagnée de la devise « Constanter et Sincere » au-dessous d'une double armoirie que l'aimable conservateur de la bibliothèque du Kensington à Londres, M. Van de Put, a identifiée: Armes de John

Casimir de Bavière, comte palatin de Zimmern et de sa femme Elisabeth, fille d'Auguste, électeur de Saxe. La devise du comte est bien : « Constanter et Sincere ».

Cette pièce portant une date et le lieu d'origine est celle qui a révélé aux antiquaires et aux amateurs l'existence de la fabrique nîmoise. Autour de l'écusson central sont peints des grotesques d'un genre nouveau, empreints d'un caractère satirique indéniable, grotesques à tête de chien, à corps de serpent, égrenant des chapelets, murmurant des prières, vêtus de camails bizarres, disposés en imbrication. Le fervent huguenot raille la Ligue et ses cortèges; il travaille pour un grand personnage de la religion, le comte palatin de Zimmern. Cette date de 1581 est très éloquente. Non seulement elle nous apprend l'année de la fabrication de cette céramique, mais elle évoque un fait historique important. Placée sous le piédouche, à côté du mot Nismes, elle n'a rien de bien surprenant. On rencontre parfois des pièces d'autres fabriques françaises et étrangères qui portent une indication analogue; mais la retrouver sur la panse auprès de la devise du comte, insérée dans la même banderole, voilà qui est plus rare et qui donne à penser. Quels événements politiques se sont succédé dans notre ville en cette année 1581 ?

Ménard écrit « qu'au mois de février de cette même année se tient à Nîmes l'Assemblée Générale des Eglises Réformées de Languedoc, convoquée pour délibérer sur la validité de la paix signée l'année précédente à Fleix (petite ville à côté de Bergerac) entre catholiques et protestants ».

Et d'autre part, M. Van de Put, dans son article très documenté du *Burlington Magazine*, nous dit: «Si le Comte Palatin, retenu à Kaiserslautern ne pouvait être à Nîmes en ce même mois de février », comme sa correspondance en témoigne, il y était du moins représenté par le docteur Peter Beutterich, probablement envoyé pour assister aux débats. Les dates de l'assemblée citées par Ménard (du 18 au 21 février) répondent exactement à celles du séjour à Nîmes de l'ambassadeur du comte (18 au 21 février).

Cette faïence offre alors un intérêt nouveau et devient à la fois un document historique et céramique précieux.

Si la gourde de la collection Morgan ne nous révèle aucun fait historique, elle présente le même caractère satirique. Elle porte un monogramme et une inscription reproduits d'une façon identique sur l'assiette du Musée de Londres. Ces deux pièces ont un lien étroit de parenté. Elles ont appartenu à une famille languedocienne de notre région. Le monogramme composé des initiales I.G. entrelacées, serait celui d'Isabelle de la Garde qui avait épousé au XVIe siècle Guillaume de Narbonne, seigneur de Lédignan (dans le district d'Alais).

* * *

A côté de ces faïences exceptionnelles, exécutées sur commande, l'atelier de Sigalon a produit des plats, des aiguières, des vases, des pots, des vaisselles d'apothicaires.

De toute la production de Sigalon, si nous mettons à part les deux gourdes et l'assiette, il ne nous reste plus que des vases de pharmacie. Leur forme est godronnée. Leur décor se compose de rinceaux, de feuillages disposés en palmettes, de dauphins, de masques, de grotesques, d'oiseaux fabuleux à long col de cygne, de lis stylisés et de fruits. Ces ornements encadrent parfois des médaillons où se détachent des bustes de personnages sur fond de couleur jaune clair ou bleu foncé. Ces portraits sont pour la plupart empruntés aux généalogies des rois de France de Jean Bouchet, un ouvrage de l'époque; d'autres sont des portraits de rois contemporains, Henri III, Henri IV, des portraits de papes, de guerriers, d'orientaux, d'apôtres, de saints (une des pièces d'Arles reproduit saint Mathieu). On y trouve encore de petites scènes religieuses (l'Annonciation).

Sigalon est plus à l'aise dans l'ornement que dans le portrait où il manque très souvent de finesse; les traits sont épais, sans l'opposition des pleins et des déliés. Il ne peut rivaliser ici avec les artistes italiens.

Le décor purement ornemental, sans aucun portrait, sans aucune inscription (pharmaceutique ou autre), nous paraît mieux équilibré, plus harmonieux, d'un style plus archaïque, et pourtant une pièce décorée d'un portrait est très recherchée et se vend plus cher que toute autre.

Mais ce que nous ne trouvons pas chez le potier nîmois, ou plus exactement ce que jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé, c'est une composition abordant les grands sujets historiques, bibliques, mythologiques, sujets que nous offrent les fabrications italiennes et lyonnaises: Esther devant Assuérus, Moïse sauvé des eaux, Achille portant le corps de Patrocle. L'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, les Métamorphoses d'Ovide, les guerres puniques, les conquêtes d'Alexandre, furent exploités. Tous les sujets, tous les épisodes sont présentés par les peintres italiens dans des décors somptueux de palais ou dans des paysages aux lointains bleutés, empruntés souvent à Verrochio quand ce n'est pas au Vinci. Il n'est pas rare de trouver sur la même pièce et le décor architectural et le décor de paysage.

Sigalon ne nous offre aucun délicat profil, aucune gracieuse figure de femme, inspirés d'un Signorelli, d'un Pollajuolo, d'un Piero della Francesca à l'exemple des céramistes d'Urbino et de Deruta. Nous n'avons pas rencontré davantage ces gracieux «Putti» pleins d'action et de vie que les décorateurs de Castel Durante, de Faenza, de Caffagiolo ont su si bien modeler en se souvenant sans doute de la tribune de Donatello à Florence.

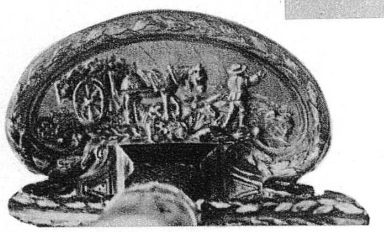
Sigalon a produit une céramique décorée au grand feu, mais nous ne pouvons lui attribuer jusqu'à présent aucune majolique proprement dite, c'est-à-dire une faïence entièrement recouverte de peinture à la façon d'un tableau à l'huile où l'émail, le fond blanc de la pièce, ne joue aucun rôle. Il n'a pas employé non plus les séduisants reflets d'un Georges Andreoli de Gubbio.

* * *

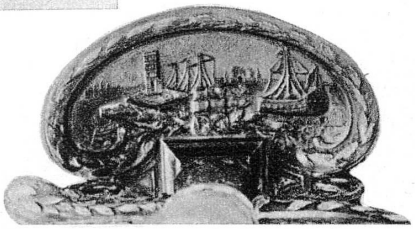
1

2

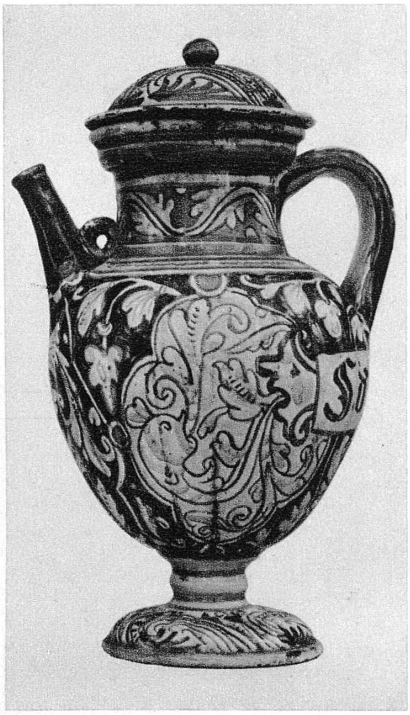
3



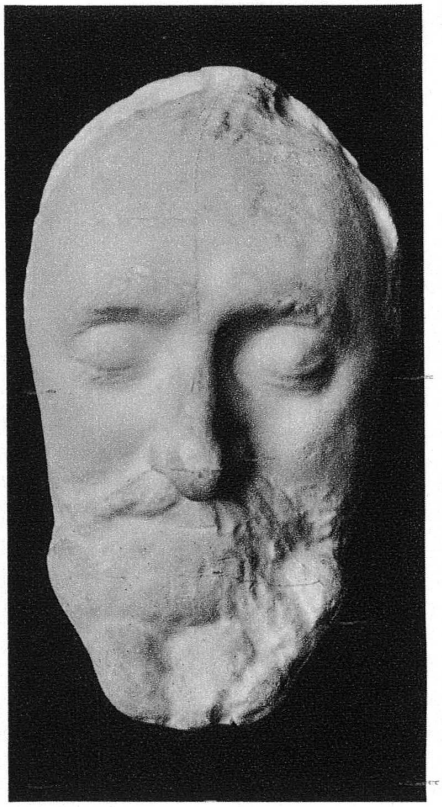
4



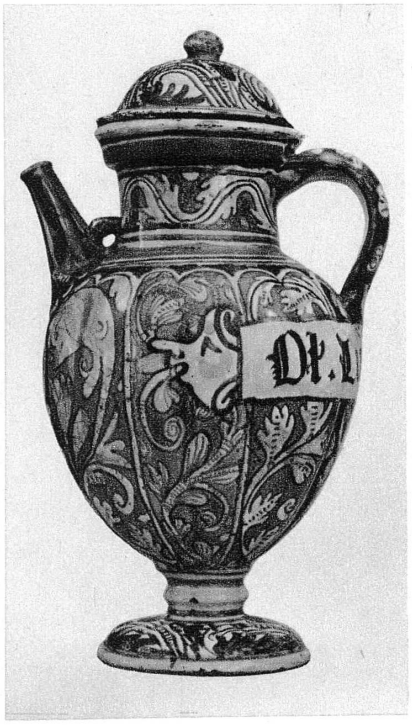
5



6



7



8

Pl. VI. -- 1. 3. 4. 5. Epée de Moïse Maudry (1773-1802). Exercices de l'Arquebuse et de la Navigation. — 2. G 302. Buste de Henri IV. — 6. G 470 ; 8. C 471. Faience de Nîmes. — 7. 5396. Masque mortuaire de Henri IV. — 2. 6. 7. 8. Musée d'Art et d'Histoire, Genève.

Il est vrai que les faïences qui nous sont parvenues sont peu nombreuses. Leur recensement accuse un chiffre très modeste et qui n'atteint pas la centaine, 80 tout au plus.

Les musées étrangers renferment certainement des spécimens ignorés. Mais ne désespérons pas.

Le Musée de Genève possède deux chevrettes de pharmacie dont l'origine ne peut être douteuse. J'ai pu les examiner de très près, grâce à l'extrême obligeance de M. Deonna, directeur du Musée d'Art et d'Histoire. Je ne saurais trop le remercier. Ces deux pièces sont entrées au Musée de Genève en 1899, provenant de Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans la Drôme. Elles sont d'une conservation parfaite, toutes deux munies de leur couvercle, ce qui est rare. Leur décoration est composée de dauphins et de feuillages. L'émail est onctueux, la couverte brillante [1]. *(pl. VI, 6, 8)*.

La faïence de Sigalon a beau être décorée à la façon de Pise, elle ne peut plus guère aujourd'hui tromper personne. Sigalon s'inspire sans doute de l'art italien, mais, considérée dans son ensemble, sa production garde un caractère très particulier. Ses compositions nous font songer à celles d'un Andrea del Castagno bien plus qu'à celles d'un Ghirlandajo. Elles sont rudes, âpres, sévères. Ses décors sont souvent massifs, ils manquent d'air, d'espace. Les ornements de la plus belle époque de la Renaissance ne nous offrent chez lui qu'une esthétique française, austère, grave, rigide, presque dogmatique.

Sigalon reste emprisonné dans son austérité. Il ne s'en évade jamais, il ne nous adresse jamais un sourire. Son œuvre est un peu le reflet des temps troublés du règne des Valois. Mais il faut reconnaître qu'il a élevé son métier à la dignité d'un art; d'ouvrier obscur, il est devenu un personnage d'une valeur sociale élevée. Sans culture, ne possédant qu'une instruction élémentaire, il a su séduire une élite. Il a surtout subi l'influence d'une époque où le développement de tous les arts avait atteint un éclat remarquable.

[1] G 470-1.